

# MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Vol. 10

MONTRÉAL, VENDREDI, 5 FÉVRIER 1847.

No. 10.

## L'ORÉDON.

Correspondance particulière de l'Univers.

New-York, 31 octobre 1846.

Vos lecteurs ont encore présentes à l'esprit les discussions passionnées que l'Orédon a fait naître contre les Etats-Unis et l'Angleterre. Il importe peu à la France de savoir lequel de ces peuples s'appropriera un territoire qui n'est encore peuplé que d'Indiens, de buffles et de castors; mais l'Orédon devient un objet digne de l'étude du chrétien, si l'on considère les efforts tentés pour répandre les bienfaits de la religion parmi ses sauvages habitants. Je me propose donc aujourd'hui de vous donner une rapide esquisse des travaux de nos missionnaires dans cette lointaine contrée.

Je voudrais, en commençant, vous épargner une description géographique du pays: rien n'est plus obscur et plus ennuyeux. Cependant je ne puis marcher à l'aventure. Aussi me hâterai-je de dire que l'Orédon s'étend depuis la Californie, au sud, jusqu'à la Nouvelle-Calédonie au nord, étant borné à l'ouest par l'Océan-Pacifique, et à l'est par les Montagnes-Rochesuses. Il comprend une étendue de cinq cents lieues de long sur trois cents de large, ce qui est plus vaste que la France, et comme l'Amérique septentrionale a quatorze cents lieues de large de New-York au Pacifique, New-York se trouve à peu près à moitié chemin, et en ligne droite, entre la France et l'Orédon. Mais la traversée de l'Océan se fait en quinze jours, tandis que celle du continent exige encore au moins quatre mois.

Les Espagnols sont les premiers qui découvrirent et visitèrent cette partie du Nouveau-Monde, et, ici comme dans tant d'autres pays, les missionnaires parurent avant les trafiquants. Les Dominicains, qui évangélisaient la Californie au dix-septième siècle, firent quelques excursions jusqu'aux environs du fleuve Columbia. A la même époque, les Jésuites français du Canada sentaient leur zèle les entraîner de ce côté. En 1673, tandis que le P. Marquette (1) descendait le Mississipi jusqu'à son embouchure, le P. Albanel (2) remontait le premier fleuve jusqu'à sa source, touchait aux monts Rocheux, et découvrait la baie d'Hudson. Plus tard, les Jésuites mieux renseignés sur ce qui existait au-delà de ces montagnes, réalisaient des mémoires pour stimuler Louis XIV à coloniser l'Orédon. Mais leurs patriotiques travaux ne devaient pas même voir le jour. Versailles était alors occupé à dégoûter la France de ses colonies, afin d'avoir moins d'efforts à tenter pour empêcher les Anglais de les prendre. Dans cette œuvre de trahison nationale, Voltaire prêtait sa plume à Choiseul; et l'on se hâta de faire disparaître ce qui

(1) Le morceau ci-dessus d'un savant de New-York est si intéressant et rempli de traits si touchants et si édifiants qu'on nous pensons faire plaisir à son auteur en ajoutant ici quelques notes critiques et explicatives qui ne pourraient que lui donner plus de mérite. L'auteur faute d'être mieux informé est tombé dans quelques erreurs de détails qui ne pourraient que faire tort à un morceau qui mérite cependant l'attention des âmes pieuses et même des personnes instruites.

Le Père Jacques Marquette, et non Joseph Marquette, comme l'écrivent quelques historiens, donne dans son journal de découverte du Mississipi les renseignements, qu'il avait recueillis sur les contrées de l'ouest de l'Amérique, et qui indiquent clairement le pays de l'Orédon. "Nous jugeons, dit-il, par le rhumb de vent que tient le Mississipi, s'il continue dans la même route, qu'il a sa décharge dans le golfe du Mexique. Il serait bien avantageux de trouver celle qui conduit à la mer du sud, vers la Californie, et c'est, comme j'ai dit, ce que j'espère rencontrer par Pekitanou" (nom algonquin du Missoury *Bancroft, Hist. of U. S. tom. 3.*) suivant le rapport que m'en ont fait les sauvages, desquels j'ai appris qu'en refoulant cette rivière pendant cinq ou six journées, on trouve une belle prairie de vingt à trente lieues de long. Il faut la traverser allant au nord-ouest, elle se termine à une autre petite rivière, sur laquelle on peut s'embarquer, n'étant pas bien difficile de transporter les canots par un si beau pays, tel qu'est cette prairie. Cette seconde rivière a son cours vers le sud-ouest, pendant dix ou quinze lieues, après quoi elle entre dans un petit lac, qui est la source d'une autre rivière profonde, laquelle va au couchant où elle se jette dans la mer. Je ne doute pas que point que ce ne soit la Mer Vermeille. (L'erreur du P. Marquette est bien excusable, à cette époque, et ne nuit en rien à la précision des détails qu'il donne.) Et je ne désespère point d'en faire un jour la découverte, si Dieu m'en fait la grâce, et m'en donne la santé, afin de pouvoir publier l'évangile à tous les peuples de ce nouveau monde qui a croulé si longtemps dans les ténèbres de l'infidélité." Après huit années d'apostolat en Canada, passées presque toutes dans les missions des algonquins supérieurs, nommés *Ouataouais* la mort vint frapper ce zélé missionnaire à l'âge de trente-huit ans, et renverser ses pieux projets, ce n'est que plus de 150 ans plus tard qu'il a été donné à un membre de la même compagnie, et à un héritier de son courage, de suivre la route indiquée si longtemps d'avance et de porter la bonne nouvelle à ces nations lointaines.

(2) Le Père Albanel ne remonta pas le Mississipi et ne toucha point les monts Rocheux pour découvrir la baie d'Hudson; c'eût été une route bien singulière; mais le 22 du mois d'août 1671, il partit de Québec, et alla par le Saguenai et le lac St. Jean, jusqu'à la baie d'Hudson. Cette découverte n'avait aucun rapport avec celle de l'Orédon. (Voyez Charlevoix, *histoire de la Nouvelle France*.)

pouvait gêner un plan si habilement combiné. Le monde accueillit donc comme une nouveauté, en 1790, le récit de l'exploration des côtes de l'Orédon par le capitaine Cook. De 1792 à 1795, plusieurs navires, soit anglais, soit américains, visitèrent les îles et les embouchures des rivières, firent des simulacres de prises de possession, et c'est sur la priorité d'apparition, plus ou moins contestable, de ces navigateurs de passage, que se fondent uniquement les droits de l'Angleterre ou des Etats-Unis à la souveraineté du pays. Je cherche des raisons et je ne trouve pas même des prétextes, comme l'a dit un auteur célèbre. A moins qu'entre nations les raisons des plaideurs de la fable soient valables;

"Je l'ai vue avant vous.—Et moi je l'ai sentie?"

La diplomatie a tranché la difficulté. L'Orédon a été divisé entre les deux compétiteurs, et la parallèle du 49e degré de latitude a été fixée comme limite de partage. En Europe, les congrès de rois y mettent encore quelques formes dans leur manière de s'adjuger les peuples; on daigne faire attention à la configuration du terrain, au cours des fleuves ou au gisement des montagnes dans la délimitation des frontières. Grâce à ces précautions, le paysan peut savoir quel maître lui a été imposé par la raison du plus fort. En Amérique les nationalités ont des limites infiniment moins naturelles, et l'Indien, avant de poser son wigwam dans le désert, aura besoin d'être astronome pour s'assurer si la signature d'un diplomate le rend sujet de la reine Victoria ou citoyen de la grande république confédérée. L'école historique du siècle dernier s'indigne encore de la bulle fameuse qui partageait entre les Espagnols et les Portugais les terres que leur génie aventureux pourrait leur donner dans les Indes et l'Amérique. "Le doigt du Pontife, dit M. de Maistre, traçait une ligne sur le globe, et les deux nations consentaient à la prendre pour une limite sacrée que leur ambition respecterait de part et d'autre." Mais le méridien d'Alexandre VI mettait un arbitrage pacifique à la place des guerres sanglantes; il fixait quelle nation aurait l'honneur et le mérite de convertir des millions d'idolâtres. La parallèle qui coupe l'Orédon pour régler uniquement des intérêts terrestres et mercantiles, est infiniment moins justifiable au tribunal du sens commun.

Jusqu'en 1836, la civilisation n'était représentée dans l'Orédon, que par quelques postes de chasseurs canadiens qui faisaient le commerce des fourrures avec les naturels, leur donnant en échange des vêtements et des armes. Ces Canadiens étaient catholiques; mais disséminés sur une immense étendue de terrain, ils étaient privés de tout secours religieux. A cette époque, trois sectes protestantes, les épiscopaliens, les méthodistes et les presbytériens, ayant formé dans l'Orédon des établissements pour la distribution des bibles parmi les Indiens, les chasseurs canadiens prévinrent de ces tentatives l'évêché de Québec, et deux missionnaires furent immédiatement délégués pour préserver de la contagion de l'erreur le petit troupeau catholique, si exposé dans cette lointaine région. MM. François Blanchet et Modeste Demers, (3) qui déjà avaient évangélisé les tribus du Haut-Canada, s'empressèrent de répondre au désir de leur évêque, et après un voyage de six mois, un trajet de 2,400 lieues et la perte de douze de leurs compagnons dans les Rapides du Columbia, ils arrivèrent, le 29 novembre 1838, au fort Vancouver, l'un des postes de la compagnie des Fourrures. Il était temps, car le mal fait par les protestants était déjà grand. Toutefois, les missionnaires, à force de zèle, eurent bientôt retiré des écoles hérétiques les enfants qui les suivaient, enlevé au prêche les auditeurs que les ministres avaient gagnés, et ramené à la pratique des sacrements ces courageux Canadiens, qui en avaient été si longtemps éloignés. Une fois sûrs de leurs ouailles, les infatigables prêtres cherchèrent un champ plus vaste pour leurs travaux. En 1838, il n'y avait dans l'Orédon qu'environ 200 familles canadiennes, réparties entre les douze postes des chasseurs de castor. Mais on comptait au moins 200,000 sauvages nomades, divisés en une foule de tribus, parlant une foule de langages différents, et privés encore des lumières de la foi. Alors commencèrent pour MM. Blanchet et

(3) MM. François Blanchet et Modeste Demers n'avaient jamais évangélisé les tribus du Haut-Canada. Le premier avait été missionnaire des Acadiens dans le golfe St. Laurent, et ensuite a desservi plusieurs cures du diocèse de Montréal, la dernière était St. Joseph de Soulanges nommée plus communément les Cèdres, qu'il quitta pour aller à l'Orédon. Le second fut fait prêtre le 7 février 1836 pour se joindre à M. Blanchet; il partit dans le mois de mai suivant, pour la Rivière rouge afin d'y attendre son confrère qui, par les difficultés que la société du nord-ouest mettait à ces voyages, ne put s'y rendre que l'année suivante, alors ils partirent ensemble le 10 juillet 1838, et se rendirent à Vancouver le 21 novembre de la même année.